

Tharwat

Al-Muqtataf, 1er décembre 1928

Les liens de la vie entre nous et Tharwat se sont rompus il y a deux mois, et nous ne nous sommes pas encore faits à la certitude de sa mort, ni résignés au décret de Dieu selon lequel les jours se succéderont aux jours sans que nous le rencontrions, ou entendions sa voix, ou conversions avec lui.

La raison n'en est pas qu'il était le plus grand des Égyptiens par la solidité du jugement, la pénétration de la clairvoyance, l'acuité de l'intelligence, la richesse d'expédients et la suprématie dans les affaires de l'État. Toutes ces qualités étaient bien réunies en lui, et d'autres encore — mais elles se réunissent en divers hommes, en divers temps et en divers milieux ; ces hommes passent ensuite à la rencontre de leur Seigneur, et leurs compatriotes ressentent le vide qu'ils laissent, mais finissent par s'habituer à leur absence et s'y résignent, bon gré mal gré.

L'Égypte a perdu, depuis le début de ce siècle, toute une pléiade de ses fils les plus distingués, et a été accablée sous le poids de ces pertes. Les gens s'habituerent à la certitude que ces hommes étaient passés là d'où l'on ne revient pas. Pourtant, une infime partie d'entre eux laissa dans les âmes de leurs amis des traces ineffaçables, un deuil qui ne s'éteint pas, un feu que les jours ne font qu'attiser — parce qu'ils avaient rempli les cœurs de leurs amis, les avaient marqués de leur empreinte et façonnés à leur image singulière ; si bien que quelle que soit la rupture des liens entre eux et leurs amis, leurs figures demeurent présentes dans ces cœurs, leurs personnes mêmes emplissent l'âme, emplissent l'esprit, emplissent toute la vie. Parmi ceux-là se comptent Qasim Amin et Abd al-Khaliq Tharwat.

Qasim Amin et Tharwat Pacha

Nous entendons encore ceux qui ont connu Qasim, qui l'ont aimé et fréquenté, parler de lui avec des voix pleines de cet amour vivant, vigoureux, actif — cette affection que les vivants conservent pour les vivants, non cette attachement loyal mais pâli que l'oubli teinte d'un certain refroidissement, le rapprochant davantage du souvenir vivace que des liens d'amitié tels que les hommes les connaissent dans leur vie active.

Oui, nous entendons encore les amis de Qasim parler de leur ami non comme on parle d'un mort qui est parti, mais comme on parle d'un ami absent dont on espère le retour. C'est que Qasim avait rempli les âmes de ses amis, et les emplît encore, et les emplira à jamais.

Quant à Tharwat, ses amis et ceux qui eurent l'honneur de le fréquenter peuvent parler de lui maintenant comme on parle d'un ami absent — mais ils parleront toujours de lui ainsi, car il a rempli leurs âmes et n'en partira jamais.

Si je n'ai connu Qasim que par ses écrits et les récits de ses amis, j'ai connu Tharwat, j'ai été lié à lui, et je pourrais parler de lui — si seulement je trouvais le chemin de cet entretien.

* * *

On dit que Tharwat a été victime d'une injustice de son vivant et que l'histoire le réhabilitera. Qu'il ait été en butte à l'ingratitude, à l'abandon et à la méconnaissance de ce qu'il a donné — cela ne fait aucun doute. Que l'histoire le réhabilitera — cela non plus ne fait aucun doute ; mais quelle histoire, et dans combien de temps ?

L'histoire proche ne le réhabilitera pas — ou plutôt, l'histoire proche ne lui rendra pas ce qui lui est dû. Comment le pourrait-elle ? Parmi tous les Égyptiens qui ont traversé cette époque moderne, il n'est pas d'homme qui ait exercé sur la vie intérieure et extérieure de sa nation une influence plus profonde et plus durable que Tharwat. Parmi les Égyptiens de cette époque moderne, il n'en est pas qui ait donné à sa nation sa constitution ; parmi les Égyptiens de cette époque moderne, il n'en est pas qui ait gagné pour sa nation son indépendance ; parmi les Égyptiens de cette époque moderne, il n'en est pas qui ait planté les drapeaux d'une Égypte indépendante aux quatre coins de la terre — nul autre que Tharwat. C'est lui qui a fait tout cela. Et en le faisant, il n'a ménagé aucun effort, n'a reculé devant aucune épreuve, et a négocié, en vue de cela, avec les détenteurs du pouvoir ici et là ; entre lui et ces détenteurs du pouvoir s'échangèrent des tractations dont rien n'est connu et rien ne sera connu jusqu'à ce que la Question égyptienne soit entièrement résolue et devienne l'apanage de la seule histoire.

La vie politique de Tharwat fut un sacrifice ininterrompu. Il ne recherchait pas cette gloire que recherchent les dirigeants et les politiques, et il n'en obtint presque aucune. Le sacrifice de Tharwat ne

s'est pas achevé à sa mort — il se perpétue : ce grand homme demeurera longtemps méconnu, parce que l'intérêt de sa nation exige que ses œuvres n'apparaissent pas encore dans leur vrai jour.

Que Dieu ait pitié de Tharwat, et de Qasim — car ils furent deux nobles branches de cet arbre immortel et noble : l'arbre du travail productif accompli sans vantardise, sans fanfaronnade, sans revendication de mérite, sans désir de gloire, sans aspiration vaine aux honneurs. N'est-ce pas Qasim qui a dit : le vrai patriotisme agit et ne parle pas ? N'est-ce pas Tharwat qui a consacré toute sa vie politique à agir en silence, ne parlant que lorsqu'il y était contraint, et ne disant alors que le strict minimum ? Il n'a pas parlé de son vivant, et ses compagnons ne pourront pas parler pour lui dans la mort — et il est par là le plus fidèle exemple et l'incarnation la plus puissante de ce patriotisme qui agit et ne parle pas.

Et comme Qasim, il a agi de son vivant et a été lésé de son vivant.

Et comme Qasim, il agit dans la mort, sans que les vivants lui rendent justice.

Mais Qasim a travaillé et travaille pour la femme. Tharwat, lui, a travaillé pour l'Égypte tout entière. Qasim libère la femme ; Tharwat libère l'Égypte. Et mon ami Haykal n'avait peut-être pas tort d'estimer qu'il a libéré tout l'Orient.

Tharwat Pacha en ami

Je n'ai pas écrit pour parler de Tharwat en tant que dirigeant, mais en tant qu'ami. Et le meilleur entretien sur Tharwat en ami est peut-être la restitution de l'idée qui emplissait son âme touchant l'amitié et les amis, et touchant le lien social en général entre lui et les autres. Et la restitution la plus fidèle de cette idée est peut-être une phrase que Tharwat lui-même prononça un jour, lorsque son premier gouvernement eut démissionné et que quelques semaines — peu nombreuses, mais suffisantes pour que se manifestent la sincérité des sincères envers lui et la désertion des déserteurs — se furent écoulées depuis sa démission, parmi ceux qui s'étaient prodigués en flagorneries et avaient abusé de la flatterie à son égard lorsque le pouvoir était entre ses mains. J'étais chez lui en compagnie d'un cercle d'amis, et nous parlions d'un groupe de gens que les circonstances politiques difficiles d'alors n'avaient pas détournés de le fréquenter et de lui rendre visite, au risque d'encourir le mécontentement des mécontents et les hostilités des hostiles — et d'un

autre groupe qui avait envahi sa maison matin et soir tant que le pouvoir lui appartenait, et qui, dès qu'il se retira, le désavoua et oublia le chemin de sa demeure. Certains des présents se joignirent à mépriser et à railler ce second groupe, et en vinrent à peser si lourdement sur l'homme à leur sujet qu'ils semblaient vouloir le forcer à exprimer son opinion. Il dit en souriant : Qui est loyal, l'est pour lui-même. Puis il orienta la conversation dans une autre direction.

Aux yeux de Tharwat, le lien entre les hommes n'était pas otage du jugement des autres sur ce lien, mais du vôtre propre. Votre affection pour untel n'est pas régie par ce qu'untel pense de cette affection — ou pour parler plus précisément, vous ne chérissez pas votre affection pour untel parce qu'untel y trouve plaisir, profit ou satisfaction ; vous la chérissez parce qu'elle s'accorde à votre propre nature, parce que vous y trouvez vous-même contentement, quiétude et quelque chose de ce plaisir raffiné qui s'élève au-dessus des calculs du bénéfice quotidien.

Telle était la conception que Tharwat avait de l'amitié et la valeur qu'il lui accordait : il n'aimait et ne ressentait d'aversion que depuis lui-même, depuis son propre tempérament et sa propre nature et ses propres émotions pures. Son âme — que Dieu lui fasse miséricorde — était noble. Son tempérament — que Dieu lui fasse miséricorde — était tout sérénité. Son caractère — que Dieu lui fasse miséricorde — était toute pureté. Ses émotions — que Dieu lui fasse miséricorde — étaient toute douceur. Il n'est donc pas étrange que son amitié fût forte, durable, pure et douce, impénétrable aux ravages des jours et des événements. C'est que son amitié n'était pas otage des intérêts et des aléas de la vie, mais de son propre tempérament et de son propre caractère. J'atteste que l'inimitié politique entre lui et certaines personnes pouvait s'intensifier jusqu'à son paroxysme, et que malgré tout il conservait pour ces personnes, dans quelque recoin de son cœur, une affection noble et sincère. Il suffit de se reporter à ses conversations, ses discours et ses lettres dans lesquels il traitait de ces adversaires pour voir qu'il les mentionne toujours — surtout ceux qu'il avait particulièrement honorés de son affection avant la rupture — avec une douceur et une délicatesse qui frappent le lecteur de la manière la plus profonde.

Je me rappelle être allé chez lui un jour, et il m'apprit qu'il avait écrit à Sa'd — que Dieu leur fasse miséricorde à tous deux — une lettre lui proposant de soumettre leur différend à l'arbitrage d'un groupe des meilleurs Égyptiens. Il me lut cette lettre, connue de tous, qui est un

chef-d'œuvre de douceur, de fidélité, de générosité d'âme, de pureté de cœur, d'élévation de l'esprit et de sincérité dans l'amour de la patrie — et lorsqu'il eut fini de la lire il ne me laissa pas le temps de lui exprimer la moindre approbation, mais dit aussitôt : J'attends la réponse à cette lettre d'un moment à l'autre. Et il aborda un autre sujet. Presque aussitôt le téléphone sonna, et il se précipita, puis revint en souriant et dit : Attendez-moi un quart d'heure, ou dix minutes — et il sortit. J'attendis jusqu'à ce qu'il revînt peu après, portant la réponse de Sa'd. Il nous la lut — nous étions un petit groupe — et chacun de nous s'indigna, et une vive rancœur s'empara de chacun ; l'un d'entre nous avait à peine entendu quelques lignes de la lettre qu'il se leva et se mit à arpenter la pièce d'un bout à l'autre, à peine capable de retenir ses paroles... Mais j'atteste que sur le visage de Tharwat — que Dieu lui fasse miséricorde — n'apparurent ni colère, ni rancœur, ni ressentiment ; ce qui parut fut une peine douloureuse de n'avoir pas réussi dans son dessein d'unir la voix de la nation en ce moment-là, et autre chose encore qui l'éleva dans mon estime ce jour-là — la douleur d'avoir reçu ces paroles dures et injustes d'un ami... Et je compris alors qu'il l'aimait encore et lui rendait justice.

Les jours prouvèrent par la suite que la lettre de Sa'd et l'inimitié violente qui s'ensuivit entre les deux hommes n'altérèrent en rien l'affection de Tharwat pour Sa'd, ni son amour pour lui. Pas davantage ils n'altérèrent la résolution inflexible de Tharwat quant à ce qu'il s'était résolu à accomplir — l'union de la voix de la nation — et il parvint à ses fins : la coalition se forma, les adversaires se retrouvèrent ensemble, et Sa'd présida la Conférence nationale entre ses deux amis Adli et Tharwat.

Je me rappelle être allé chez lui le jour où Sa'd lui rendit visite pour la première fois après la fin de l'inimitié. Quoi que j'oublie d'autre, je n'oublierai pas sa voix douce et triste lorsqu'il nous rapporta la faiblesse de Sa'd — que Dieu lui fasse miséricorde — et la peine que lui avait coûtée l'effort de monter jusqu'à l'endroit où Tharwat l'avait accueilli.

Ceux qui voient peuvent parler du visage de Tharwat, de ses traits et de ses regards, et dépeindre ce qu'ils traduisaient des émotions et des inclinations qui l'agitaient. Quant à moi, je peux parler de la voix de Tharwat. J'atteste que sa voix douce était le miroir de son âme douce. Quoi que j'oublie d'autre, je n'oublierai pas la voix de Tharwat le seize novembre de l'an dix-neuf cent vingt-deux. Dans la soirée de ce jour-là, le crime abominable fut commis à la porte de la politique, et c'est moi qui en informai Tharwat à Alexandrie par téléphone. Lorsque les noms de

Hassan Abd al-Razzaq et d'Isma'il Zuhdi frappèrent son oreille, il me demanda de les répéter, et je les répétais... J'entendis de lui un soupir qui contenait tout : la plus profonde tristesse, l'angoisse sans bornes, la révolte et l'horreur. Puis sa voix retrouva son ton habituel et il me demanda : Les coupables ont-ils été arrêtés ? Je dis : Non. Il dit : C'est suffisant. Et il raccrocha.

Je me rappelle cette histoire maintenant, et mon cœur se brise de chagrin, et mon âme se déchire de deuil, et une part non négligeable de ma vie se présente à moi avec tout ce qu'elle a contenu de bien et de mal, et beaucoup du bien que j'évoque est lié à Hassan Abd al-Razzaq et à Abd al-Khaliq Tharwat.

* * *

J'entendis la voix de Tharwat pour la première fois un jour de l'an dix-neuf cent huit, dans la première semaine qui suivit l'inauguration de l'Université égyptienne. Il était venu lire aux étudiants rassemblés une résolution du Conseil d'administration de l'Université interdisant aux étudiants de parler des affaires de l'Université à la presse. Sa voix était ferme, et sa voix était douce, et je l'aimai et me sentis attiré par elle. Mais je ne fis pas sa connaissance. Les années passèrent sans que je sache de lui autre chose que ce qu'en savait tout le monde, jusqu'à l'an dix-neuf cent quatorze, à la fin de cette année-là — j'étais revenu d'Europe et me préparais à reprendre mes voyages, et j'avais publié un article dans l'un des journaux qui mit en colère le regretté cheikh Hammad al-Mahdi, lequel se plaignit de moi au Conseil d'administration ; un groupe de membres du Conseil prit son parti et demanda que je fusse exclu de la mission universitaire. Le Conseil se réunit et l'article fut lu ; il se dispersa ensuite, et tandis que ses membres se séparaient, j'arrivai à l'Université, et le professeur Ahmad Lutfi al-Sayyid Bey me vit, m'appela et me présenta à Son Excellence Tharwat Pacha, ministre de la Justice. Il prit mes mains entre les siennes et resta à me parler un moment, me demandant de mesurer mes mots quand j'écrivais et m'encourageant à poursuivre les études et le travail critique auxquels je me consacrais. Je compris que je n'avais pas été exclu de la mission, et je perçus dans la douceur de cette voix une chaleur qui redoubla mon amour pour cet homme ; j'appris quelques heures plus tard que je lui devais, ainsi qu'au professeur Lutfi Bey, mon retour en Europe. Les années de la mission s'écoulèrent tout entières sans que je rencontraisse Tharwat ni n'entendisse parler de lui.

Je retournai ensuite en Égypte, le rencontrai, et quittai sa compagnie avec le plus profond amour et la plus grande admiration pour lui, et reconnaissant pour la grâce de notre rencontre.

C'est lui qui me présenta au public lorsque je commençai à enseigner à l'Université. Et rien ne laissa en moi une impression plus profonde que ce discours de présentation — après que Tharwat m'eut installé dans la chaire du professeur et se fut levé pour me présenter au public en des termes d'une douceur toute faite d'encouragement et d'exhortation au travail et au sérieux. Il assista — que Dieu lui fasse miséricorde — à mes cours pendant plusieurs jours, présent comme n'importe quel auditeur, et lorsque le dernier cours prit fin il s'approcha de moi et me serra la main avec une grâce et une délicatesse toutes de douceur, et se présenta à moi.

Puis un différend s'éleva entre moi et l'Université, et il fut — que Dieu lui fasse miséricorde — le plus bienveillant des gens de l'Université envers moi, le plus attentionné, et le plus insistant pour que je ne confondisse pas la science et l'intérêt personnel, et pour que les difficultés matérielles — quelle que fût leur intensité et leur rigueur — ne me détournassent pas des études et du travail sérieux auxquels je me consacrais.

Tharwat — que Dieu lui fasse miséricorde — possédait un remarquable pouvoir de persuasion. Lorsqu'il argumentait avec vous, il finissait par avoir prise sur vous avant longtemps — surtout lorsqu'il argumentait sur une question qui vous touchait personnellement — car dans ce débat il était franc et sincère, et vous sentiez sans le moindre doute qu'il s'était totalement mis de côté et ne connaissait que vous et votre intérêt ; vous ne pouviez ni lui résister ni lui refuser quoi que ce fût. Je connaissais cette qualité en lui, aussi l'aimais-je et le craignais-je, et lorsque j'étais résolu sur quelque chose je m'efforçais de tout mon pouvoir d'éviter que Tharwat n'argumentât avec moi à ce sujet, de peur qu'il ne m'en détournât. Je me rappelle avoir démissionné un jour du Conseil de l'Université à la suite d'un différend entre lui — que Dieu lui fasse miséricorde — et moi concernant un article du règlement de l'Université. Je démissionnai au cours de la séance même, et il chargea quelqu'un de me demander de retirer ma démission ; je refusai, et il se leva de sa place, vint jusqu'à moi et me chuchota à l'oreille : Je ne vous demande pas de retirer votre démission — seulement de l'ajourner jusqu'à ce que nous ayons parlé. Je dis : C'est précisément ce que je

crains — que nous parlions. Il dit : Et moi je refuse que vous démissionniez. Je dis : S'il en est ainsi, je me sou mets à votre volonté. Il dit : Je n'aime pas la soumission, et ce n'est pas dans votre nature de vous soumettre. Croyez-vous qu'il fût facile de tenir tête à un homme de la stature de Tharwat, qui vous tenait ce langage ?

Tharwat et « la Poésie préislamique »

Que Dieu ait pitié de Tharwat... Le différend entre lui et moi au Conseil de l'Université portait sur un article du règlement rendant les professeurs inamovibles. Il — que Dieu lui fasse miséricorde — acceptait le principe, mais souhaitait réserver au gouvernement (dont il ne faisait pas partie) quelque mesure d'autorité, et prendre des précautions dans l'application de cette disposition. Le Conseil adopta son point de vue, et l'exécution du règlement fut ajournée. Quelques semaines plus tard parut le livre sur la Poésie « préislamique », et les agitateurs s'agitèrent, et les gens parlèrent et leur discours se multiplia. Quelques amis vinrent me rapporter que Tharwat regrettait vivement de n'avoir pas prévu que je serais la première victime de sa position sur cet article.

Je lui rendis visite par la suite, et il m'accueillit en riant, puis posa sa main sur mon épaule et dit : La liberté d'opinion est trop noble pour que ceux qui veulent en abuser en abusent, quels qu'ils soient — soyez assuré que la première conséquence qui pourrait vous atteindre serait ma démission du Conseil de l'Université, la rupture de mes liens avec lui et la rupture de mes liens avec tous ceux qui cherchent à être utilisés contre vous, quels qu'ils soient. Mais je vous demande de tenir ferme contre la tempête et de ne pas répondre à ceux qui vous attaquent dans les journaux. Vous êtes professeur, et la dignité des professeurs les élève au-dessus de ces querelles.

Sans le conseil de Tharwat, j'aurais eu une autre sorte d'affaire avec les agitateurs à propos de la Poésie préislamique.

Que Dieu ait pitié de Tharwat. Ce qu'il fit dans l'affaire de la Poésie préislamique est quelque chose que je n'oublierai jamais et dont je ne suis pas en mesure de parler maintenant. Mais je me rappelle le jour où parut le rapport du Parquet dans cette affaire — et je démissionnai. Il demanda alors au ministre de l'Instruction publique de ne pas accepter ma démission, et je refusai de la retirer. Il demanda donc au directeur de l'Université de me prier de lui rendre visite. J'y allai le lendemain et il m'accueillit en souriant ; en quelques minutes il m'eut convaincu que ma

démission était une erreur. Mais il était trop gracieux et trop délicat pour me demander de la retirer, et ordonna simplement qu'elle fût mise de côté. Je lui demandai ce jour-là de quitter l'Université et de passer à d'autres fonctions si je n'avais pas d'autre choix que de rester au service de l'État. Il dit : Votre intérêt se trouve peut-être là, et vous avez peut-être un droit sur moi à ce que je vous l'accorde — mais l'Université a sur moi un autre droit.

Comment voulez-vous résister à un homme qui vous parle en un tel moment avec une telle douceur ?

Puis quelques mois passèrent, et une nouvelle difficulté surgit entre moi et l'Université, à la suite de laquelle je demandai à être transféré hors de l'Université. Le ministre de l'Instruction publique s'y refusa, et je m'y refusai aussi. On me demanda de rendre visite au Premier ministre ; j'étais résolu, et je savais que si je lui rendais visite je capitulerais devant lui. Je refusai donc de répondre à son invitation. Tous sans exception me condamnèrent pour ce refus, mais je demandai à quelques amis de faire savoir au Premier ministre que je ne le verrais pas tant que le pouvoir serait entre ses mains — mais que dès qu'il l'aurait quitté, je viendrais le voir. Il se tut, et je me tus. Tout se dénoua, et son gouvernement démissionna. J'allai lui rendre visite. Je m'attendais à trouver chez lui reproche et blâme. Mais je ne trouvai que grâce et chaleur, et je ne rencontrai que cette amabilité que je connaissais et que connaissaient tous ses amis, et ses adversaires aussi, et ceux qui ne lui conservaient ni amitié ni rancune. Je le vis ce jour-là et prolongeai ma visite ; nous parlâmes de tout sauf de l'Université. Je le quittai en pensant que je le reverrais bientôt... Mais je ne l'ai pas revu depuis ce jour, et je ne le reverrai pas.

Ce que je vous ai dit de ce que Tharwat a été pour moi n'est que la plus petite et la plus mince des choses — j'ai dit d'emblée que parler de Tharwat n'est pas chose aisée, et n'est dans la plupart des cas pas chose possible. Pourtant, ce mince fragment que je vous ai rapporté vous représente de cet homme grand un aspect que les gens tournent autour sans savoir le peindre — l'aspect de l'affection, et de la fidélité dans l'affection ; non par désir d'un avantage ni en quête d'un bénéfice, mais parce que l'homme était fidèle par sa nature même, et que le tempérament de cet homme était pétri pour l'affection et la fidélité en elle.

Et que cherchait Tharwat lorsqu'il me témoignait sa bienveillance ou sa chaleur ? Et quelle place occupais-je auprès de Tharwat, autour duquel s'était concentré tout le pouvoir et autour duquel s'était rassemblée l'élite de l'Égypte ?

Qu'étais-je pour Tharwat — un homme comme un autre ? Mais c'est Tharwat qui a dit : Qui est loyal, l'est pour lui-même. Il perçut en moi de la sincérité dans mon amour pour lui, et je ne puis que penser que c'est cette sincérité qu'il mit en mouvement — car il me témoigna chaleur et bienveillance et y fut sincère jusqu'à prendre possession de mon âme et me remplir au point que je l'aimasse ; et je l'aimai, et je ne m'arrêterai pas dans mon amour pour lui, et je n'atteindrai jamais une limite.

Son Excellence Abd al-Hamid Pacha Badawi se rappelle que lorsque je lui dis, à mon retour d'Europe, que j'admirais profondément Tharwat, Adli et Rushdi, mais n'avais pas encore dépassé l'admiration pour parvenir à l'amour, il débattit avec moi de leur sujet un jour en présence de Hassan Pacha Abd al-Razzaq — que Dieu lui fasse miséricorde — et dit : Si vous les connaissiez vraiment, vous les aimeriez d'un amour au moins égal à votre admiration pour eux. Je les connus, et je les aimai. Mais ma connaissance de Tharwat fut telle que je n'en eus d'aucun autre de ces dirigeants, et je l'aimai d'un amour sans limite, comme je l'ai dit :

Que Dieu ait pitié de Tharwat... Comment pourrais-je l'oublier, ou concevoir que son souvenir pût s'affaiblir en moi un jour ? À peine un seul événement de ma vie depuis mon retour d'Europe me revient-il en mémoire sans que Tharwat et son rôle dans cet événement me reviennent avec lui. Je m'appuyais sur lui, cherchais refuge en lui, le consultais en toute chose. Et je trouvais en tout cela de sa part une chaleur sans pareille, une affection sans pareille. Et ce qui accroissait en moi l'effet de cette affection et de cette chaleur, c'était le sentiment qu'elles étaient pures — une affection sans alliage. Je ne suis pas le seul à pouvoir parler de Tharwat en ces termes — nous sommes nombreux à évoquer en son nom cette affection pure et cette fidélité limpide. Ses pairs et égaux la lui rappellent, comme le font ceux qui lui devaient leur position, comme le font tous ceux qui étaient liés à lui.

L'Égypte compte des dirigeants dont la place dans les cœurs diffère en force et en faiblesse. Mais je crois que Tharwat était le plus grand de tous ces dirigeants quant aux cœurs qui l'aimaient avec une véritable dévotion — qui l'aimaient pour sa personne, non pour son leadership ou

sa position politique — et cet amour était le plus manifeste lorsqu'il était le plus éloigné du leadership et de la position.

Certes. Ces cœurs ne remplissent pas les rues, ils ne poussent pas aux applaudissements et aux clameurs. Mais, si peu nombreux fussent-ils, ils étaient riches d'un amour qui n'hésiterait pas devant le sacrifice. Je jure que parmi les amis de Tharwat il en était qui, s'il leur avait fallu choisir entre vivre eux-mêmes ou donner leur vie pour le racheter, n'auraient pas hésité — non parce qu'ils aimaient l'Égypte et préféreraient lui consacrer Tharwat, mais parce qu'ils aimaient Tharwat et le préféreraient à eux-mêmes.

Que Dieu ait pitié de Tharwat. Les liens de la vie entre nous et lui se sont rompus il y a deux mois, et nous ne nous sommes pas encore faits à la certitude qu'il est mort. Je ne crois pas que nous nous y ferons jamais, ni que le deuil que nous éprouvons pour lui sera mis fin par quelque affaiblissement ou apaisement ; la vie ne manquera pas d'en accroître l'intensité, et la faiblesse, la tiédeur, l'égoïsme et l'inconstance qui sont dans les hommes nous rappelleront à jamais la force, la vigueur, la sincérité et la fidélité qui étaient celles de Tharwat.

Que Dieu ait pitié de Tharwat. S'il est retenu captif dans un tombeau dans le désert, sa personne même est retenue captive dans d'autres tombeaux — ces cœurs qu'il a remplis, ayant su comment les remplir, et dont il ne partira jamais.

Héliopolis

Taha Hussein

Al-Muqtataf — 1er décembre 1928